

Belles Matières

Véronique Sortac



Véronique Sortac

Belles Matières

© Véronique Sortac, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3839-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1.

ACCEPTTE CE QUI EST, LAISSE ALLER CE QUI ÉTAIT

« Déjà de retour de vacances ? lance Édouard la mine encore hâlée,

— Depuis plusieurs jours ! Mais déjà bien occupée... Tu as l'air en pleine forme...

— Et vous c'était bien ?

— Oui, une mer plus chaude qu'ici et de grandes marches en montagne, de beaux paysages ...

— Pas sous les tropiques cette année, Francine ? Pas de fleurs tropicales à nous attendre ce matin sur nos paillasses alors ? reprend-t-il en s'avancant à petits pas dans mon bureau, tout en escamotant son bermuda vacancier sous sa blouse,

— Non, quelques jours du côté de la méditerranée... C'est bien aussi, et moins loin...

— Et ici ? Les stagiaires sont là ?

— Je n'ai encore vu personne... Mais Huguette est à son poste, elle t'attend,

— Tant mieux... J'avais peur d'être en retard,

— Je vois que tu as de belles couleurs, tu nous raconteras ça...

— Avec plaisir, on se voit dans la journée alors, rajoute-t-il, pourtant tenté de bavarder davantage en ce jour de retour, prêt à tout raconter à sa cheffe,

— Bien sûr, mais là je suis désolée... J'ai un dossier urgent à finir, et je dois retourner ensuite à l'hôpital... Je te laisse reprendre tranquillement » suis-je obligée de lui rajouter en souriant. Sans lever le nez de mon écran, presque distraitemment.

Édouard aimerait poursuivre l'échange, en savoir davantage sur mes vacances, imaginant toujours que des secrets extraordinaires y sont cachés. Mais, ce n'est

pas le moment. Je n'ai pas la tête à me raconter, ni à écouter ses exploits et déboires en planche à voile. Notre jeune ingénieur ferait bien de se remettre à sa tâche. Du travail l'attend, son contrat postdoctoral se termine dans quelques mois. Loin d'être à durée indéterminée.

Au laboratoire, les fenêtres restent encore grandes ouvertes et un petit vent frais annonce la fin de l'été. Les chercheurs reprennent leur poste, réveillant les bruits familiers de notre couloir, silencieux depuis plusieurs semaines. Les préparations expérimentales s'amorcent au loin, la verrerie s'entrechoque. Les livreurs passent et repassent déposer leurs paquets devant la porte du secrétariat. Les commandes de réactifs arrivent pour la reprise de l'activité. Les portes des vieilles armoires métalliques, fermées au départ en vacances, reprennent leurs grincements coutumiers. Restant parfois longuement grandes ouvertes depuis quelques jours. Comme à chaque rentrée.

J'attrape à deux mains ma grosse tasse blanche au ventre rond. Caresse de la paume ses petits picots incrustés dans la porcelaine et la serre près de mon visage, encore tanné de l'été. Son contact me réchauffe presque autant que les gorgées de thé vert avalées doucement. Puis pose délicatement mon breuvage près de l'ordinateur et poursuis mon écriture. Un rapport à finir absolument pour ce soir. Mon petit bureau de la faculté est encore parfaitement rangé depuis la trêve de l'été, quelques mètres carrés au calme, mon petit cocon de réflexion. Les réunions n'ont pas encore repris, et la cour est toujours silencieuse. Pourtant, depuis plusieurs jours les abords des bâtiments de la faculté s'encombrent à nouveau de vélos cadénassés. Pas encore de files d'étudiants traversant bruyamment la cour pour se rendre au restaurant universitaire, mais ils commencent à retrouver le chemin des amphithéâtres, encore vêtus de leurs tenues estivales. L'animation s'installe doucement, les premiers cours s'annoncent, les emplois du temps remaniés peinent à se mettre en place. Je sens monter en moi l'impatience de retrouver mes anciens élèves, mais aussi l'envie de découvrir les nouvelles têtes de l'année. De plus en plus jeunes me dis-je chaque année. Des sentiments qui alternent bien sûr avec la tentation de laisser trainer la période de relâche.

Trois ans se sont écoulés depuis que j'ai été contrainte à renoncer aux étapes ultimes de mes recherches. Celles qui me tenaient tant à cœur et rendaient fébriles les chercheurs de mon équipe. Une équipe solide, soudée et reconnue. Les innovations que nous avons mis des années à maîtriser n'avaient plus leur

place à l'hôpital m'avait-on solennellement annoncé. En réservant les stades de maladie les plus simples aux essais des gros laboratoires pharmaceutiques, tous les rouages de l'hôpital s'étaient insidieusement alignés pour nous mettre en difficulté. Après nous avoir encensés plusieurs années, l'établissement ne nous autorisait plus à tester nos nouveaux traitements. Fin des essais cliniques nous avait-t-on ordonné. Place aux industriels, ils ont de gros moyens. Actes médicaux financés, budgets supplémentaires pour recruter des assistants dédiés à leurs essais, réunions en visioconférences et tout le tralala... Tout avait alors basculé. Les collègues avaient fini par me faire penser avoir été une imposteure. Le bon petit soldat Francine avait vacillé, j'avais plié la nuque, obligée de poursuivre mon métier en supportant ce qu'on m'imposait.

Avec l'aide d'une poignée de décideurs universitaires bienveillants, mon équipe s'est progressivement intégrée dans un gros institut du campus. Connue pour aborder des sujets de recherche fondamentale, descriptifs, au cœur des mécanismes, mais sans en chercher d'application. Je me contente aujourd'hui d'y gérer un petit groupe : un ingénieur sous contrat, une technicienne, la fidèle Huguette et quelques stagiaires en thèse, en master ou même en licence. Nous continuons de travailler dans nos locaux, ce bâtiment sept qui fut tant animé aux grands moments de mon équipe. De beaux projets nous animent, plus scientifiques, moins médicaux. Mes recherches se déroulent exclusivement dans ce lieu de la faculté, le refuge de mes après-midis. Elles n'ont maintenant plus aucune interface avec mon travail hospitalier. C'est ce qui m'a été imposé. Tout cloisonner, m'a-t-on bien fait comprendre : la recherche à la faculté, les analyses facturables à l'hôpital.

Chaque matin, c'est pourtant à l'hôpital que je débute mes journées. Puisque mon statut m'y oblige, je continue d'assurer des actes de biologie. Routiniers, rien de passionnant, mais un travail attendu par la direction hospitalière. Cette année, on m'a attribué une jeune recrue pour développer un nouveau secteur de collecte d'échantillons biologiques. Des collections de grande qualité qui pourraient être cédées à de gros projets, si possible vendues à des industriels. « Créer des aspects innovants de la biobanque » m'a-t-on demandé. Pensant ainsi valoriser mes compétences particulières au bénéfice de l'établissement. Je m'y plie, les techniques sont les mêmes que lorsque je préparais mon équipe à des essais de thérapie cellulaire. Les procédures sont déjà établies. Ici, c'est ce qu'on attend de moi, les choses ont bien changé. Autofinancement et rentabilité sont entrés dans le vocabulaire des directeurs.

Avec cette nouvelle organisation imposée, les impératifs de résultats dans nos programmes de recherche ne hantent plus mes nuits. À titre personnel, c'est beaucoup moins envahissant. Le rythme de mes journées s'est réorganisé, plus régulier. Me laissant du temps pour m'investir davantage dans d'autres obligations de mon métier. L'enseignement est de plus en plus présent dans mes emplois du temps. Transmettre mon savoir puisque je ne peux plus aller au-delà de la limite imposée. « Dans la tempête, il faut garder le cap » fut une pensée obsessionnelle, salvatrice. J'ai pris de la distance.

Pour être capable d'accepter ces grands changements, il m'avait fallu avant tout me réparer. Je m'étais évadée l'espace d'un été dans les mers chaudes de mon enfance. Un besoin impérieux de m'y soigner. La beauté de la nature, la douceur des gens de là-bas m'avaient aidée à enfouir mes tristesses, à jeter au loin mes déceptions. Calmer ma rage. Renoncer, et éloigner mes peurs. Pour repartir du bon pied, il m'a fallu accepter de transformer les tuteurs de mon existence.

Mes convictions ne m'ont pas abandonnée, je veux toujours chercher, comprendre, travailler pour élucider les mystères de la vie. Ceux qui gouvernent la santé. Mais, sans me mettre en péril, sans ambition démesurée. En m'obligeant à lever les yeux vers d'autres horizons. Me questionnant sur mes envies personnelles, prête à les laisser me guider davantage. Elles sont restées enfouies si longtemps.

Au retour de nos vacances cicatrisantes, je me suis doucement autorisée à changer. Des mèches encore plus blondes dans mes cheveux trop fins. Des tenues plus féminines et un peu de parfum. Une inscription en salle de sport pour reprendre l'activité physique trop souvent oubliée. Ce soir, j'y retrouverai mon amie Julie, fidèle confidente de mes hauts et de mes bas. Nous prolongerons sûrement la séance par quelques bavardages. Évoquerons nos enfants, les événements culturels ou amicaux à venir. Déciderons de nos déjeuners à venir, des bonnes adresses de la ville. De bons moments en perspective.

Le chemin de l'art me tente depuis l'enfance. J'ai essayé plusieurs fois le dessin et la peinture, sans réussir à y être assidue. Ai tout abandonné au bout de quelques séances, trop contraignantes. Cet été, dans le village méditerranéen de nos vacances, j'ai ressenti un déclic, comme l'attirance attendue. En flânant avec François dans les belles galeries du sud, j'ai été envoutée par de monumentales sculptures. Des terres ou des bronzes, de belles matières. Suis venue voir et

revoir ces œuvres, les observer à différents moments du jour, les regarder se transformer selon l'éclairage du matin ou du soir. Les découvrir sous tous leurs angles, en tournant autour d'elles, émerveillée par leurs divers points de vue. Les multiples aspects, parfois rugueux de près et lisses de loin. Et n'en garder finalement en mémoire que l'expression principale, l'impression de mouvement ou le sentiment suggéré. Gaïeté ou nostalgie, imprégnée dans la matière.

Depuis ces émotions convaincantes, je ne cesse de rechercher comment me lancer enfin dans le modelage de la terre. Pour faire des corps humains. Ou simplement laisser jaillir mes pensées. Donner naissance à du beau, si possible. Un nouvel objectif à atteindre.

Hier, en retravaillant les emplois du temps dans le bureau de notre secrétaire, j'ai rencontré ma collègue de physique, celle qui fait cours avant moi dans le grand amphithéâtre, lorsque j'enseigne aux étudiants de première année. Nous avons bavardé, de tout et de rien, encore décontractées de nos semaines au grand air. Encore à peu près calmes en ces jours de rentrée, où toute l'activité n'a pas fini de s'installer pour déborder nos journées. Elle m'a parlé d'un atelier de sculpture dans la ville, pas trop académique, avec des cours le soir. Depuis, je ne cesse d'y penser, bien décidée à passer le cap d'aller m'y renseigner.

CHAPITRE 2.

UN INSTANT PACIFIQUE

C'est dans mes îles lointaines que les blessures s'étaient effacées. Trois ans déjà. En partageant ce grand voyage, François avait alors su m'aider à guérir ma déception professionnelle. Me détourner de la dépression qui guettait. Une vague venue de loin mais prête à déferler. Là-bas, nous nous étions laissés bercer le temps des vacances. Et la douceur était revenue. Comme dans mes rêves.

Lorsqu'en pleine adolescence, mes parents avaient cessé de voyager avec leurs deux filles sous le bras, j'avais bien dû m'accommoder du grand changement qu'ils m'imposaient. Ils m'avaient ramenée dans notre petite ville bretonne, grise et surannée. Nous avions quitté notre maison ensoleillée, notre jardin de pamplemoussiers et de manguiers. J'avais dit adieu à mes amies, aux lieux de mon enfance. Après dix années à sillonner le monde, les demi-teintes bretonnes étaient bien fades. Les couleurs me manquaient. Pour lutter contre la tristesse envahissante, j'avais trouvé une parade. Infaillible, elle m'avait sauvée. Mes nuits m'avaient aidée à adoucir la brutalité de la réalité. Je repartais là-bas en rêve, retrouvais le pacifique dans mon sommeil. Le soir, en fermant les yeux dans ma petite chambre au dernier étage, près du grenier lugubre de notre maison étroite, je fuyais. Pour survivre aux changements imposés, à peine endormie, au début de ma nuit, je m'envolais. Nageais dans les airs en faisant de lentes brasses aériennes et avançais avec légèreté dans mon rêve récurrent. Le scénario se répétait pour me sauver : l'avion atterrissait délicatement sur le tarmac fumant, la chaleur humide me saisissait dès que je posais le pied sur mon île, je suivais alors le flot de passagers et la musique m'accueillait dès l'abord de l'aérogare. Les sons de la guitare et du ukulele accompagnaient l'odeur envoûtante des Tiare, ces fleurs blanches qui ne poussent que là-bas. Puis les visages familiers venaient balayer mon émotion et mon rêve m'entourait de mines enjouées, accueillantes, couronnées, colorées. Je me sentais libre, épanouie, enfin revenue. Mes amies d'école m'attendaient et me demandaient en me passant un collier de fleurs autour du cou :

« Tu veux un bonbon chinois ?

— Oui...Ceux qui laissent la langue rouge », répondais-je à chaque fois comme s'il s'agissait d'un code secret. Une clef d'entrée dans mes rêves les plus cachés.

On me tendait le sachet en papier froissé et mon chemin se poursuivait en partant revoir la ville. Nous passions devant l'école, le collège, le stade, les petits marchands sur le bord de la route. Je retrouvais le marché de la ville, le front de mer intact. J'y voyais même la deux-chevaux de mon père. Parfois le rêve me conduisait jusqu'à une île voisine, j'y saluais des amis. Juste le temps de revoir le sable blanc, les cocotiers, le lagon turquoise qui mousse sur le récif blanchâtre. Les danses. La gaieté. Et à la fin de mon rêve, je reprenais l'avion du retour, prête à affronter la réalité à mon réveil. Ce songe m'a longtemps permis de braver la froidure de l'hiver imposé. Maison grise, manteaux, chaussettes et bonnets. Collège de jeune filles, blouse rose ou bleu, alternant chaque semaine, avec notre nom brodé. Ici les camarades de classe étaient si différentes. Je m'y étais habituée, mais n'étais pas comme elles. Elles me voyaient comme une originale, je me sentais rebelle. Leur univers ne dépassait pas les contours de la ville, le mien allait jusqu'aux mers du sud.

Ces hallucinations oniriques m'avaient permis de rester entière. En grandissant, j'avais finalement trouvé une autre issue en découvrant la science. Elle m'avait aidée à devenir adulte. J'avais alors réduit la focale. Travailler, comprendre pour guérir était devenu ma nouvelle passion. Celle qui avait effacé la séparation douloureuse. Je m'étais concentrée sur les études, elles me conduisirent à devenir chercheur. Pour que le sacrifice d'avoir quitté mon île ait un sens. Mais, lorsque les projets les plus talentueux de mon équipe avaient été interrompus, l'édifice s'était écroulé. J'avais plongé et n'avais réussi à remonter à la surface qu'en revenant à mes rêves réparateurs. Cicatriser mes blessures d'adulte, en retournant sur les lieux de mon enfance était le seul remède.

Un beau voyage, les yeux grands ouverts. Avec l'aide de François, compagnon attentif et heureux de la place qu'il se faisait peu à peu à mes côtés. Et la présence rassurante de mes enfants. Ensemble, nous étions entrés dans la vie d'après. Le décalage horaire cumulé à la fatigue du voyage avait émoussé les premières impressions de François. Ces instants initiaux où on tombe sous le charme. Ou pas. Nous avons savouré le pacifique en passant d'île en île, dégusté le poisson cru au citron vert, arrosé de lait de coco. Il avait trouvé sa saveur un peu trop douce. Les enfants l'avaient embarqué dans leurs jeux préférés. Parfois